

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Dans l'incendie du sens

Hugues Corriveau

Rest of Canada : de beaux restes ou ce qui reste du beau risque ?  
Number 112, Winter 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67864ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, H. (2012). Dans l'incendie du sens. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (112), 75-90.

## Dans l'incendie du sens

Hugues Corriveau

QUELLE EUPHORIE nous gagne à entrer dans une année entière de nouvelles... pleine de promesses, pleine d'aventures ! Voilà ce qu'on se dit quand on a devant soi plus de 25 recueils, plus de 250 nouvelles... Promesses, hélas ! souvent mal tenues tellement les clichés, les redites, les mêmes *soaps* nous sont resservis jusqu'à plus soif ! Ainsi, combien de ritournelles autour du « monsieur cherche "pitoune à baiser, intelligence secondaire" », ou de la « madame cherchant monsieur sans lequel elle ne saurait vivre, sans lequel elle ne serait rien » !

Mais on n'en démord pas, on s'obstine à vouloir trouver le meilleur, l'étonnement. Et tout à coup, au détour, nous arrivent, avec éloquence, des livres formidables qui nous réconcilient, qui relancent notre passion. Ainsi nous sont donnés les extraordinaires *Truites à mains nues*<sup>1</sup> de Charles Bolduc, *Arvida*<sup>2</sup> de Samuel Archibald, les enfants maganés en *Eaux troubles*<sup>3</sup> de Camille Deslauriers ou ceux de Claude-Emmanuelle Yance dans ses *Cages*<sup>4</sup>, sans compter qu'on apprend avec stupéfaction que, d'après Daniel Grenier, *Malgré tout on rit à Saint-Henri*<sup>5</sup>. Des recueils phares qui prouvent

- 
1. Charles Bolduc, *Les truites à mains nues*, Montréal, Leméac, 2012.
  2. Samuel Archibald, *Arvida*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2011. (J'ai tenu à parler ici de ce livre, même s'il a remporté le Prix des libraires dans la catégorie « Roman québécois », puisque l'éditeur et l'auteur le présentent bel et bien comme un livre d'« Histoires ».)
  3. Camille Deslauriers, *Eaux troubles*, Québec, L'instant même, 2011.
  4. Claude-Emmanuelle Yance, *Cages*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2012.
  5. Daniel Grenier, *Malgré tout on rit à Saint-Henri*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2012.

que point n'est besoin d'arpenter les vieux sentiers pour parvenir à cerner en peu de mots des univers incisifs, fascinants.

## Anamorphose

L'envoûtement de la forme brève, le simple plaisir de savoir que ce qu'on nous racontera tiendra en peu de mots, en peu de pages ! Il s'agit d'une séduction irrésistible, parce qu'on sait que cela ira vite, alors que le genre correspond de plus en plus au *clippé* de la vie actuelle, tend à refléter de plus en plus une manière d'être à l'affût du réel, de s'y fondre. La fascination pour le gazouillis a mené Jean-Michel Le Blanc, dit @Centquarante, à publier *Le compte des mille et un tweets*<sup>6</sup> à L'instant même. Et dans le format très court, retenons les *Sept oiseaux, mon père et moi*<sup>7</sup> qui permettent à Robert Lalonde de proposer une volière fascinante et remarquable aux Éditions d'art Le Sabord. Ce plaisir du court, de l'éclat vif, d'une manière qui se fait rassurante dans sa forme récurrente permet d'accéder à l'intelligence qu'implique une nouvelle réussite. L'art de dire, la manière d'approcher doucement pour ouvrir l'opacité du monde en quelques traits alertes, petit globe fendu du monde, grand espace du rêve, du regard, des cruautés et des amours, rien ne saurait résister à un genre qui se construit dans le percutant éclat de la matière.

Il nous faut croire qu'une nouvelle devrait toujours avoir le même effet que le récit de Cléo, dans le texte de Pierre Karch « Tu plantais des choux ». Cette Cléo raconte un jour au narrateur, lui-même habitué à faire toujours des songes et à toujours les raconter, un rêve qui tient tout entier en une seule phrase : « Tu plantais des choux que je transformais en rosiers<sup>8</sup>. » Une seule phrase qui contient à la fois un désir de beauté et un reproche. On est immédiatement accroché

---

6. Jean-Michel Le Blanc (@Centquarante), *Le compte des mille et un tweets*, Québec, L'instant même, 2012.

7. Robert Lalonde, *Sept oiseaux, mon père et moi*, Trois-Rivières, Éditions d'art Le Sabord, 2012.

8. Pierre Karch, « Tu plantais des choux », *Nuages*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2012, p. 24.

comme à l'orée d'une énigme qu'on devrait résoudre en un laps de temps minuscule. Viennent alors des suppositions troubles, comme « tu te plantais » dérivé de ce « tu plantais » d'une grande ambiguïté, d'autant plus que le narrateur appelle son épouse « mon chou ». Bref, ce qui compte ici, c'est l'évidence de la force inaltérable d'une seule phrase, son ascendant sur la conscience, sa prégnance sur tout ce qu'elle porte en elle de possibles nuances. Comment ne pas espérer, en effet, que toute une nouvelle ait le même impact !

Chercher une cohérence interne à travers autant de textes divers et d'auteurs multiples dans la production nouvelle québécoise de juillet 2011 à juillet 2012 serait chose vaine. Aussi, je me propose plutôt d'y retracer des signes qui puissent faire surgir, au-delà des apparences, des éclats de sens, des courants profonds que sous-tendraient des pulsions créatives, des affects qui donnent vie à l'envers de ces textes, à certains secrets sous la surface.

Des bribes de réel, un rien du quotidien le plus banal occupent en grande partie l'imaginaire des nouvelles actuelles, alors que cette apparente quotidienneté bascule souvent dans l'impensé, dans l'impensable surprise du doute, de ce petit décalage de rien du tout pour que des événements se créent, naissent de ce rien-là, subtil dérapage que les nouvelles actuelles mettent en jeu. Une fragilité aléatoire, une mesure si mince, si peu considérable qu'à bien y penser, à travers ces sautes d'humeur des apparences, pourrait bien surgir l'inévitable étrangeté.

Pour cela, « il n'y a pas de morale, pas de leçon à tirer, c'est juste quelque chose qui arrive, qui survient, comme les oiseaux dans le film de Hitchcock. Les oiseaux arrivent, au sens d'un événement, c'est tout<sup>9</sup> », comme arrive ce travail de la langue qui mène à un accomplissement.

Les pistes sont nombreuses pour suivre cette fragilité qui casse les possibles. De *Saint-Henri* aux *Trites à mains nues*, les exemples se multiplient, les auteurs trouvant à fendre le

---

9. « La borgne », *Malgré tout on rit à Saint-Henri*, p. 72.

voile si mince qui cache les inquiétantes apparitions de l'in-nommé, de ce qui vient à traverser le miroir. Les nouvelliers se tiennent au bord de l'inavouable banalité, celle qui recèle les petits diables et les gargouilles, les anamorphoses qui ne se dévoilent qu'après enquête, le regard de l'auteur à l'affût, le tragique à bout de plume, le clin d'œil qui métamorphose la plus simple des actions en épiphénomène.

### **De la vision cliché de la femme**

On s'étonne sans cesse, mais les clichés ont la vie dure, et de façon si récurrente dans les nouvelles actuelles qu'on en reste stupéfait, ni plus ni moins. Rien ne nous y prépare vraiment, dans la mesure où l'on croit, à tort semble-t-il, que le genre, s'ouvrant à l'exploration morcelée, à la recherche et à l'étonnement, saura s'épargner et nous épargner de nager dans les eaux fangeuses du cliché itératif. Oh ! Que non ! L'image de la femme qui s'y déploie souvent est si mièvre, si édulcorée, si empreinte du poids de l'archaïque « féminité obligée » qu'une douleur nous vient d'en percevoir la navrante figure. Au premier chef, il faut retenir tout le recueil de Claudia Larochelle, *Les bonnes filles plantent des fleurs au printemps*, recueil dont l'aberrante vision de la femme culmine dans sa dernière phrase coup de poing : « Je trahissais ses projets [ceux de la mère de la narratrice], je ne serais jamais mère. Je ne remettrais jamais entre ses mains la chair de notre chair. Je suis née pour rien<sup>10</sup>. » Aucun recul dans ce livre, jamais. Toutes les protagonistes ne vivent que dans le regard des autres, à travers lui, soumises à l'impératif absolu qui commande de vivre avec un homme, d'avoir un homme dans sa mire, de ne respirer que dans la perspective où un homme puisse donner vie à la femme. C'est consternant. Ainsi, ce conseil hallucinant : « Sache, Béatrice, que naître femme est une malédiction. Tu lutteras pour être choisie et préférée parmi toutes les autres. Pour que dans une classe,

---

10. Claudia Larochelle, « Le baiser de Romain Duris », *Les bonnes filles plantent des fleurs au printemps*, Montréal, Leméac, 2011, p. 121.

puis plus tard dans le fond d'un bar, un garçon te remarque et te prenne<sup>11</sup>. » L'autonomie, peu importe ! « J'ai moi-même cessé d'exister sans ses apparitions inopinées<sup>12</sup> », dit la narratrice de « La collectionneuse » à propos d'un quelconque monsieur. Et même les sujets tiennent du poncif, que ce soit la femme qui s'adresse à son fœtus, l'amante en manque d'enfant ou la maman qui se cherche un compagnon sur Internet parce que sa fille le lui demande... Stylistiquement, ce n'est guère mieux quand on lit cette boulette : « Trente ans la séparent de lui. Trente ans à conserver son sexe sous le verre incassable de son amour disparu un beau mois d'août<sup>13</sup>. » L'auteure ose même ceci en épigraphe : « Je me suis brûlée sur un poêle à vivre<sup>14</sup>. » Ouf ! M<sup>me</sup> Denise Bombardier ne renierait pas ces emportements-là.

Il ne faut pas croire que l'apanage d'une telle proposition est réservé à Claudia Larochelle. Ainsi trouve-t-on cette perle dans *Atavismes* de Raymond Bock : « [...] une femme de maison ailleurs que dans sa maison n'est pas une femme<sup>15</sup>. » Ou encore dans le parfois navrant *L'amour au cinéma* d'Éveline Mailhot qui ne se préoccupe pas toujours d'originalité. Dans « Le charme d'Agnès », elle nous précise que, « parmi les avantages, l'abondance de garçons dans [le] champ d'études [d'Agnès] avait été une agréable surprise<sup>16</sup> ». De la même manière, l'auteure aurait pu savoir que ce n'est pas parce qu'on raconte une amourette en mettant en scène les amants dans un lieu plus ou moins exotique, comme un laboratoire, qu'on renouvelle quoi que ce soit ; je pense ici à « L'échec du

11. « Comment décrocher les cumulus ? », *Les bonnes filles plantent des fleurs au printemps*, p. 39.

12. « La collectionneuse », *Les bonnes filles plantent des fleurs au printemps*, p. 79.

13. « Jeanne Moreau », *Les bonnes filles plantent des fleurs au printemps*, p. 59.

14. Geneviève Desrosiers, *Nombreux seront nos ennemis*, cité par Claudia Larochelle, *Les bonnes filles plantent des fleurs au printemps*, p. 89.

15. Raymond Bock, « Chambre 130 », *Atavisme*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2011, p. 196.

16. Éveline Mailhot, « Le charme d'Agnès », *L'amour au cinéma*, Montréal, Les Allusifs, 2011, p. 10.

nymphomane<sup>17</sup> », ou encore à cette histoire québécoise à l'os de ce père qui amène sa fille à Hawaï, qui rencontre une madame qui aimera bien la fille dans « Face à la mer<sup>18</sup> ». Dans « Les joueurs fatigués », le narrateur avoue candidement : « Je vieillis, il faut croire. Tu sais, j'ai même pris une femme<sup>19</sup>. »

De femmes ou de couples, il est aussi question dans *Les enfants de Tantale*<sup>20</sup> de Lise Gaboury-Diallo ! Et de la même manière, on est estomaqué par un pauvre diable qui est dans un coma profond et qui entend tout, même le jour où on va le débrancher — on se croirait dans un plaidoyer contre la mort assistée. Mais là où le bât blesse, c'est au moment où le comateux s'adresse en secret à l'ami venu lui rendre visite et lui permet d'aimer sa blonde<sup>21</sup>. Navrant ! Mais pire est cette femme qui écrit une lettre à son mari pour lui avouer ne plus rien ressentir pour lui, lui confessant en passant des désirs coupables pour un dénommé Souphyr. Ne voulant pas consommer le péché, elle quitte ledit mari et entre au couvent. Il ne faut pas rire ! Plutôt plaindre un peu ce retournement d'une sombre bêtise. D'autant plus quand la future nonne affirme dans le deuxième *post-scriptum* : « Je me flagellerai encore et encore, avec la douleur du regret [...] »<sup>22</sup> !

Marie-Ève Sévigny dans *Intimité et autres objets fragiles*<sup>23</sup> n'est pas en reste. Dans « Tout sucre, tout beurre », monsieur cherche bobonne ; dans « Une carte à la clé », l'amant de madame trouve une carte d'un amant de madame : jalousie garantie.

Par chance, il en sera bien autrement dans le recueil érotique de Marie-Sissi Labrèche, *Amour et autres violences*<sup>24</sup>,

17. « L'échec du nymphomane », *L'amour au cinéma*, p. 27-34.

18. « Face à la mer », *L'amour au cinéma*, p. 53-77.

19. « Les joueurs fatigués », *L'amour au cinéma*, p. 112.

20. Lise Gaboury-Diallo, *Les enfants de Tantale*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 2011.

21. « À vide », *Les enfants de Tantale*, p. 23-32.

22. « Colimaçon », *Les enfants de Tantale*, p. 20.

23. Marie-Eve Sévigny, *Intimité et autres objets fragiles*, Montréal, Triptyque, 2012.

80 24. Marie-Sissi Labrèche, *Amour et autres violences*, Montréal, Boréal, 2012.

où les rapports amoureux sont forcément déliquescents, troubles, masochistes et sadiques. La folie plane sur les personnages incestueux, battus et batteurs, des femmes offertes, ouvertes à tout vent et à qui veut les prendre, des femmes défoncées et malheureuses qui cherchent à survivre et à tuer pour parvenir à transgresser la souffrance des couples dysfonctionnels desquels elles sont prisonnières à cause de leur éducation, à cause d'un *fatum* qui les rabaisse. C'est un recueil très fort, très dense, éminemment complexe tellement la vision qui est donnée de la femme parvient à la renvoyer à une instrumentalisation imparable mais qui, du même coup, prend des allures de dénonciation hurlée pour qu'elles s'en sortent.

## De la langue

Il faudrait souligner la relative sagesse de la langue dans les recueils publiés cette année, les auteurs n'osant pas suffisamment briser les normes, souffrant même d'une certaine retenue assez conformiste. Cette constatation n'a eu de cesse de me surprendre, alors que certains romanciers ont su trouver la voix carrément brisée des générations actuelles. Je pense surtout à *Charlotte before Christ*<sup>25</sup> d'Alexandre Soublière, un roman absolument stupéfiant par son audace linguistique, ou au travail remarquable d'Audrée Wilhelmy dans *Oss*<sup>26</sup>. C'est d'autant plus surprenant que la nouvelle se prête particulièrement à cette exploration des formes, à cause justement de sa valeur d'instantané, de liberté conséquente qui ouvre la voie à tous les possibles. Quand on rencontre plutôt le convenu, on se prend à penser que l'espace nouvelier n'est pas suffisamment bousculé dans ses normes et ses acquis, pas suffisamment dérangé dans son habitude de cerner une histoire, ravalant l'effet de langue qui pourrait casser les moules, trouver à exploser, explorer, et ainsi expulser hors de soi les limites confortables trop souvent admises.

---

25. Alexandre Soublière, *Charlotte before Christ*, Montréal, Boréal, 2012.

26. Audrée Wilhelmy, *Oss*, Montréal, Leméac, 2012.



Ce serait d'ailleurs le seul reproche qu'on pourrait faire à Samuel Archibald dans son *Arvida*, par ailleurs remarquable à plus d'un titre, que de se cantonner dans une langue classique, lisse, ce qui le retient d'éclater au-delà, de pousser son immense talent du côté d'une recherche qui aurait mis plus en marge sa manière. Tout y est souvent si convenu que je dois avouer m'y être un peu ennuyé. Sans compter que cette langue conventionnelle n'est pas toujours peaufinée, loin de là. Ainsi, au hasard, dans « Au milieu des araignées » :

[Michel] sentait mauvais de la bouche et portait un costume bon marché qui semblait avoir passé la semaine dans un sac de poubelle. Il le détesta intensément pour ça. Il avait passé toute la durée du vol à cataloguer tout ce qui, chez [Michel], l'agaçait. [Michel] avait une hygiène discutable. [Michel] avait vécu à Montréal et passait son temps à essayer de le rappeler en évoquant des noms de rues, de restos et de bars dont tout le monde (lui en tout cas) se foutait éperdument. [Michel] traînait dans son portefeuille des dizaines de photos de ses trois filles laides et tout était prétexte à les montrer <sup>27</sup>.

On ne peut pas ne pas s'étonner de ces laisser-aller inacceptables. La chose se répète de la même façon dès la première page des *Enfants de Tantale* de Lise Gaboury-Diallo : « Si nous nous dirigeons tous les deux vers la porte, par exemple, il se dépêche. Me précède et m'ouvre la porte. Tu ne fais plus cela depuis longtemps.// L'autre jour, il m'a effleuré le bas du dos... Sans faire exprès. Il a reculé pour que je passe devant lui. Il tenait la porte en inclinant légèrement la tête vers moi <sup>28</sup>. »

Ce ne sont pas, hélas ! des vécilles ! Le fait même que les auteurs travaillent des textes courts auxquels ils peuvent

---

27. « Au milieu des araignées », *Arvida*, p. 73.

82 28. « 1. Colimaçon », *Les enfants de Tantale*, p. 11.

revenir de très nombreuses fois devrait les inciter à plus de vigilance. Quand ce ne sont pas des formulations absconses comme chez Éveline Mailhot qui, dans « Le charme d'Agnès », précise que « le comportement d'Agnès servait plus ou moins bien sa finalité<sup>29</sup> » et à propos de laquelle elle signale qu'« un seul sourire pouvait sérieusement accrocher ses pensées à une personne<sup>30</sup> », ce sont carrément des fautes comme chez Karine Rosso pour qui une voiture, une Mustang, « déferle<sup>31</sup> ». Étonnons-nous au passage de cette étrange virgule entre le sujet et le verbe dans ce premier texte de Jean Yves Collette : « Épris de son rêve, plutôt que d'une personne réelle, Robert Alain se trouve incapable d'entreprendre seul le chemin qu'il croit devoir emprunter pour trouver le bonheur<sup>32</sup>. »

## Des sujets

Convenons que parvenir à sans cesse renouveler le sujet des nouvelles n'est pas chose facile. Quand on écrit un roman, on perçoit d'avance quelle en sera la trame, celle qu'il faudra suivre au-delà des méandres improbables des intrigues, dans les circonvolutions de l'évolution thématique, soutenue par un souffle, un ton, une impulsion profonde qui en garantira la relative unité. Par contre, le nouvellier a l'obligation soit de danser sur des variantes à partir d'une thématique relativement commune à ses textes, soit de multiplier sans cesse les points d'attaque, les histoires afin de faire s'entrechoquer les impulsions dynamiques de son écriture.

Si on s'attarde à cette unité thématique dont je viens de parler, il faut retenir au premier chef les variations sur le thème des *Cages* proposées par Claude-Emmanuelle Yance. Ce recueil est éclairant au regard des écueils qui guettent une telle entreprise nouvellière. Disons d'abord que Yance a cette

---

29. *L'amour au cinéma*, p. 9.

30. *L'amour au cinéma*, p. 17.

31. Karine Rosso, « Le fruit de l'exode », *Histoires sans Dieu*, Saint-Sauveur-des-Monts, Les Éditions de La Grenouillère, 2012, p. 64 et p. 70.

32. Jean Yves Collette, « Abouchement », *Un parachutiste dans le désert*, Montréal, La pleine lune, coll. « Plume », 2012, p. 11.

rigueur de la langue qui avalise toujours la qualité de ses œuvres. La cage lui permet de réunir autour d'histoires très classiques, très attendues, dirais-je, un talent formidable pour construire un monde d'une redoutable cohérence. Ainsi, la qualité du premier récit, « L'enfant de la cage », qui parle de deux jeunes sœurs emprisonnées dans une cave — un réduit sordide — parce qu'elles pleuraient trop à leur naissance, dépasse largement le convenu du propos. De la même manière, « La Corriveau » met en scène une femme battue qui se venge, au delà même de son courage, d'un mari brutal et soûlard, en l'enfermant lui aussi dans la cave. Avouons que ce n'est pas l'originalité thématique qui maintient ce recueil bien au-dessus de la production de cette année. Mais ce choix d'une thématique unique fait aussi qu'à force on s'égarer on ne sait où, par exemple dans cette « Cage dorée » qu'un chanteur à succès décide de mettre sur scène, ce qui a pour conséquence malheureuse de heurter ses fans. Je le répète, le talent de la nouvellière est ici d'avoir su trouver un ton qui mène nombre de ses sujets au delà des potentialités narratives qu'ils comportent.

Fort différent est le résultat obtenu par un Fernand J. Hould dont on admire, malgré tout, l'étonnante vitalité de l'écriture dans ce premier livre de fiction qu'il offre à 84 ans. Mais cela ne saurait en excuser une langue fort surannée. Je retiens cet ineffable dialogue improbable entre deux êtres transis : « "Théodore, dites-moi. Me désirez-vous ?" Elle avait un regard insaisissable, étrangement fixe. Lui, sur le coup étonné et même incrédule, ne savait comment lui répondre. Il risqua : "Oui, Judith, je vous désire. Mais par respect, par admiration pour vous, vous le révéler me gêne." <sup>33</sup> » Ajoutons qu'un étirement assez laborieux de sa thématique mettant en scène des hommes épris d'amour et de désir pour des femmes rencontrées à l'étranger lors de congrès ou de voyages aléatoires plombe ce recueil au demeurant sympathique. *Les cavaleurs* étalent leurs désirs souvent inassouvis dans des

---

33. Fernand J. Hould, « Théodore », *Les cavaleurs*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2012, p. 86-87.

circonstances convenues au point qu'on ne saurait que déplorer leur manque d'imagination. Beaucoup d'auteurs se soumettent à cet effet de réel qui rétrécit à la fois leur univers et leur originalité.

Plus subtilement, Pierre Karch dans ses *Nuages* a trouvé la manière de danser sur sa thématique. Je retiendrai, entre autres, son beau texte « Le tunnel » dans lequel il met en scène, dans un wagon de train, des voyageurs impatientés par les pleurs d'un enfant. À force de chercher à l'ignorer, l'enfant disparaîtra. La mère hurle, demande où il se trouve. Or, à l'arrivée en gare, la mère descend avec l'enfant comme si de rien n'était. Ce nuage sonore, cette agression subie par les voyageurs, prend ainsi une dimension symbolique puissante et dépasse la réalité même du nuage souventes fois mise en jeu au début du recueil.

Si dans les derniers cas on parle d'une thématique obstinée, on peut déceler par ailleurs ce qu'on pourrait appeler une cohérence interne, sorte de thématique dynamique qui propulse le recueil, le relance, l'unifie. J'aimerais retenir *Atavismes* de Raymond Bock, paru au début de l'année 2011 et qui vient de recevoir le prix Adrienne-Choquette 2012. C'est le poids historique, familial, le legs en héritage qui porte ce livre, de texte en texte, montrant à quel point toute liberté est en somme inféodée à ce qui nous induit. Pas besoin de remettre indéfiniment la même image en jeu pour découvrir les irrémédiables forces des enjeux de sa propre condition. De génération en génération, de siècle en siècle même, viennent troubler le réel des incidences occultes, des transmissions de mémoire, des contingences qui forent le cœur, l'âme, la vie des protagonistes.

Plus subtils encore la fuite du temps, l'insaisissable, l'imprenable dans le remarquable recueil de Charles Bolduc, *Les truites à mains nues*. Ce qui se démarque dans ce recueil, c'est son écriture à la fois sobre et audacieuse, minutieuse, décapante qui ne tient rien pour acquis. Retenons ces pages laissées blanches par un auteur qui deviennent des origamis de bateaux voguant sur la rivière dans « Trois semaines au challet ». Ou cette femme qui « tous les dimanches, [...] enfilait

son scaphandre et partait explorer les profondeurs marines à la buanderie du carrefour<sup>34</sup> », dans « Des espèces sous-marines formidablement méconnues ». « Chaque dimanche, l'histoire se répétait. Elle clignait des yeux, se levait lentement, récupérait et pliait ses vêtements, comme sous le choc, pleine de cette liberté encombrante, puis s'en allait par la porte latérale avec son scaphandre toujours sur le dos et des algues silencieuses qui s'accrochaient à ses talons<sup>35</sup>. » Retenons aussi des sujets absolument curieux, comme le fait de répertorier « [p]lusieurs centaines de Michel Tremblay » dans « Les collections<sup>36</sup> ». Bolduc exploite avec une acuité incisive ces moments transitoires, ce défaut d'être, cette carence qui fonde la vie même : « Le manque, c'est l'origine disparue du désir, et c'est dans ce désir maintenu à l'état brut, dans ce manque aimé, dans l'irréalisation même d'un bonheur total et saturé, que se concentre le mouvement de la vie, sa promesse, son devenir inachevé<sup>37</sup>. »

Parmi les grandes réussites de la dernière année, il faut retenir le très efficace recueil de Camille Deslauriers, *Eaux troubles*. À travers une subtile traversée de l'adolescence, ce recueil trouve sa cohérence et sa force dans cette fouille percutante d'un âge friable, aux tensions extrêmes, donnant ainsi à ses proses une force de frappe et une intelligence peu communes. Comment ne pas être ému par Émilie, violoniste anorexique qui désire « devenir aussi légère qu'un *pizzicato*, aussi évanescence qu'un soupir, aussi parfaite qu'une cadence finale<sup>38</sup> » ? Musique de nuit aussi pour Pierre-Luc qui écoute du Philip Glass après avoir perdu son chien<sup>39</sup> ; mélancolie, drame de rien, drame de vivre et de vieillir, petit passage d'un âge à un autre, petite musique des mots, des phrases d'une

34. « Des espèces sous-marines formidablement méconnues », *Les truites à mains nues*, p. 73.

35. *Les truites à mains nues*, p. 75.

36. « Les collections », *Les truites à mains nues*, p. 14-16.

37. « Principes généraux de la physique des âmes », *Les truites à mains nues*, p. 66.

38. « Ou presque », *Eaux troubles*, p. 22.

86 39. « De l'eau dans les poumons », *Eaux troubles*, p. 35-41.

auteure attentive qui cerne au plus près les fragilités des âmes ballottées.

Retenons également la structure éclatée du surprenant recueil de « faits et contes modernes », *Un parachutiste dans le désert*, de Jean Yves Collette. Il y déploie à la fois un humour et un décapage de la réalité qui sont soutenus par une langue très juste et d'une rare efficacité. Pensons aussi à Marie-Sissi Labrèche qui s'avère un exemple de cette implication de la langue dans l'effet porté par son écriture, langage qui est consubstantiel au contenu même qu'elle aborde, de cette façon qui rend la forme impliquée au cœur même de l'histoire, sans laquelle ne sauraient se maintenir littérairement les œuvres de valeur.

### **Des lieux multiples**

De la même manière, c'est entre autres la structure savante de *Malgré tout on rit à Saint-Henri* qui fait en sorte que le recueil de Daniel Grenier ressort magnifiquement de l'ensemble de la production. Des « Portraits », des « Anecdotes », des bribes de conversations ou de monologues « [e]ntendu[es] à Saint-Henri », des nouvelles plus conventionnelles s'entrecroisent pour former un kaléidoscope foisonnant qui ne tient pas toujours compte du lieu montréalais, mais qui trame l'espace imaginaire ou, par ailleurs, un inconscient qui ferait surgir des rêves bien au-delà d'un paysage étroit. L'écriture est ici d'une grande précision, impose un ton dans une sorte d'effervescence tranquille qui dérange, somme toute, au cœur d'un certain désarroi. Ainsi, que faire quand le clavier d'un ordinateur remet en ordre alphabétique toutes les touches, comment écrire alors, et dans quel ordre <sup>40</sup> ? Aussi, ce recueil n'est pas écrit sans humour, comme ce texte qui parle d'un professeur cafardeux qui s'arrête devant un cinéma. Alors « il s'est engouffré dans la salle obscure et, en attendant qu'une Natalie Portman anorexique et ennuyante se décompose lentement sur du Tchaïkovski remixé par des incompetents, il a

---

40. « Le clavier bien tempéré », *Malgré tout on rit à Saint-Henri*, p. 75-77.

sorti de son sac à dos une copie d'étudiant, histoire de maximiser l'ennui<sup>41</sup> ». Parfois, les êtres du métro y apparaissent ainsi que des égarés, comme ce personnage transportant un seau à l'odeur immonde<sup>42</sup> ou ce paraplégique qui quête<sup>43</sup>. D'étranges trios d'amis étrangers, des incursions au Brésil, des passionnés de portugais, bref, Montréal non seulement impose son évidence mais recèle également des trésors d'histoires et de surprises.

Nous revient alors à l'esprit le texte magnifique et généreux de Marie-Sissi Labrèche, « Mon Montréal à moi » dans *Amour et autres violences*, grâce auquel elle nous permet d'arpenter, en un parcours émotionnel, des quartiers marquants de sa vie. Une sorte de tour de piste des agressions et passions qu'un lieu peut susciter pour exalter l'âme, la porter de mémoire et dans la chair jusqu'au fond des réminiscences, sans aucune censure, sans retenue, plongée directe au cœur de l'irrépressible sentiment d'être qui revient au corps d'avoir habité telle rue, d'avoir côtoyé tel personnage, dans la démesure des fractures morales et les traumatismes qui fouissent le point aigu de la personnalité. Ce texte a une vigueur qui ravage, ce coup de poing nécessaire pour qu'apparaissent au plus près les boires et déboires d'une vie confinée, au cœur d'une contention des pulsions et des désirs : « Montréal, ma grande accoucheuse, dans un appart du Plateau-Mont-Royal, coin Rachel et Cartier, entre deux riffs de guitare électrique, je commence à écrire sur mon passé rempli de cafards, de bouteilles de Quik volantes et d'une famille décomposée, je fais ma psychanalyse en cabine et sur un vieux Macintosh à pédales [...] »<sup>44</sup>.

Ce désir d'aborder la « diversité culturelle » s'impose à travers l'année nouvelle, comme on peut le constater, entre autres, dans le recueil de Micheline Marchand au si mauvais

---

41. « Le correcteur », *Malgré tout on rit à Saint-Henri*, p. 215.

42. « Le seau quantique », *Malgré tout on rit à Saint-Henri*, p. 201-204.

43. « Brève histoire du temps. Errance IV », *Malgré tout on rit à Saint-Henri*, p. 175-177.

88 44. « Mon Montréal à moi », *Amour et autres violences*, p. 146.

titre, *Sur les berges de l'infini*<sup>45</sup>, consacré à l'histoire de certains Métis des Grands Lacs. Un tour en Jamésie, en ce Grand Nord de la baie James, nous est proposé dans *Le chant des os*<sup>46</sup> (beau titre que celui-ci) de Renée Robitaille, tout comme, ce qui n'est pas évident, l'étranger le plus lointain dans *Malgré tout on rit à Saint-Henri* de Daniel Grenier. Et si ce n'est pas directement de l'étranger qu'il est question, c'est le narrateur qui voyage comme dans *Les cavaleurs* de Fernand J. Hould. Les frontières se brisent, et même les plus immédiates recèlent des paysages extravagants, une imagination matérielle (comme dirait Bachelard) qui transforme les lieux en des ombres portées au-delà du milieu étroit qu'ils pourraient être, faisant des chambres, des jardins, comme des routes sinueuses, des tremplins dont l'insondable profondeur découvre des méandres tentaculaires.

Saint-Henri, le désert, les eaux troubles, le cinéma, les cages, les nuages, Arvida, les berges, la mer, Montréal, Donnacona, la chambre, la banlieue, Dublin, le Japon, la caverne du Nord, le lac Tue-Mouche, l'Égypte ou la Russie ou l'Eldorado ou les Grands Lacs, autant de lieux réels ou symboliques qui apparaissent dans les titres ou à l'intérieur de certains recueils parus cette année. Cela trace le chemin de ronde autour d'une ouverture au multiple, autour d'une certaine tendance à explorer des recoins hybrides qui pourrait faire s'épanouir le monde novellier.

## Enfin

Dans ce désir d'aller voir ailleurs, autant en soi que dans le hors frontières, le goût de prendre le monde et ses distances dans la mire de la fiction, d'en tenir des éclats de sens et des retours d'identité autres devrait convoquer la luminescence qui éclairerait autrement le réel. Il est impératif que des vagues de fond, des prises de risques jalonnent cette trajectoire nouvelle afin de toujours tenir le pari de l'autrement, et cela dans

45. Micheline Marchand, *Sur les berges de l'infini*, Ottawa, Vermillon, coll. « Parole vivante », 2012.

46. Renée Robitaille, *Le chant des os*, Montréal, Planète rebelle, coll. « Paroles », 2012. 89



la mesure où les grands auteurs s'efforceront de danser sur le fil tendu au-dessus des formes à déconstruire, à remettre en question, coûte que coûte, toujours et encore, afin d'explorer l'indicible et l'inaudible et le confus et l'obscur et l'étrange et le foisonnant qui règnent au cœur même de la normalité dans le but d'en décaler les limites, d'en proscrire toute restriction.

Des éclats de sens nous font croire que quelque chose se poursuit de ce que, déjà dans les années quatre-vingt, un Bertrand Bergeron au premier chef voulait déboulonner. La nouvelle s'ouvrait à l'inexactitude du sens, à une certaine forme d'obscurité éclairante qui lui donnait des dimensions inouïes, des formes convoquées pour heurter la linéarité même de toute convention. Cette ouverture à l'autrement venait en fait de la transgression stylistique instaurée par le mouvement féministe des écrivaines revendicatrices qui trouvaient dans la forme de la spirale une manière de renoncer justement à la linéarité investie d'une symbolique mâle. Le cercle, le contournement, le détournement pour mettre à profit une inquiétude que la forme traduisait au plus près. La nouvelle s'était mise à ce désir des fractures, des sinuosités lumineuses afin d'assouvir le déploiement du relatif, de la mémoire évolutive, d'un style au-delà de la ponctuation autant cérébrale que grammaticale.

Actuellement, on a un peu perdu cela au profit d'une sécurité linguistique de bon aloi qui se soumet, en quelque sorte, aux attributs conventionnels du « savoir-bien-faire ». La maîtrise de la langue et des normes reprend un peu trop ses droits. On se demande ce que la nouvelle a à y gagner. Une lisibilité, soit. Mais sans doute au détriment de sa liberté, renonçant plus ou moins à l'explosion et à l'exposition de son affranchissement face aux dogmes des genres plus lourds. La beauté même de la nouvelle tient justement à sa précarité, à son injustifiable abandon au court-circuit, au délaissement, à une sorte de dynamique qui fait que ce genre fraie avec l'orphelinat, avec la distribution des affects en des solitudes énergiques, en des proses fracturées qui seraient proches de l'ac-